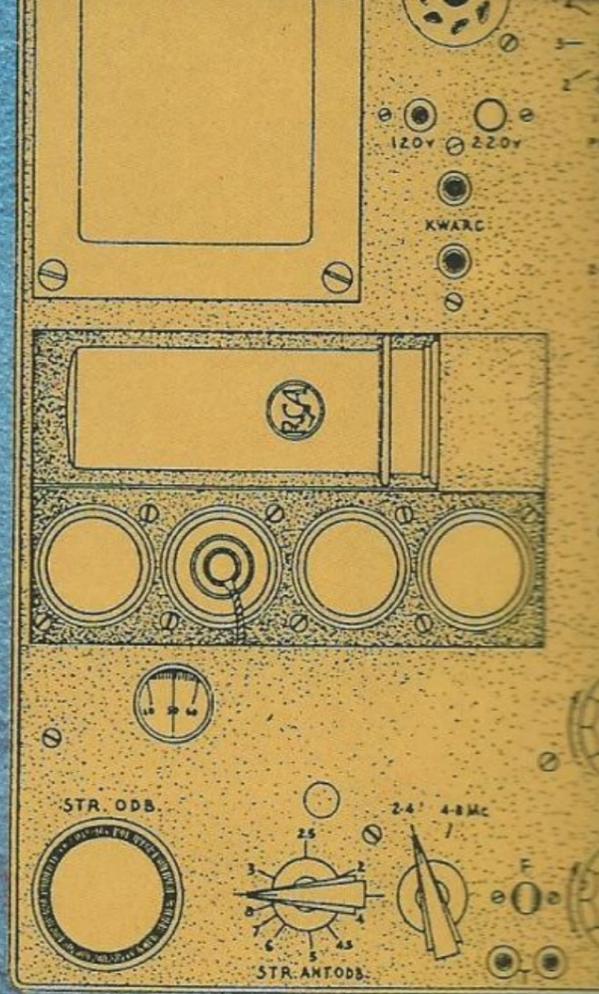


icare

revue de l'aviation française



AVIATEURS et RESISTANTS

Tom



Hommage à Léon Faye

« **F**aye, vous êtes un grand Français ! » Le général de Gaulle, qui se trompait rarement lorsqu'il jugeait les hommes avait décerné, à Londres en mars 1943, ce brevet définitif et sobre au commandant Léon Faye, venu, entre deux Lysander, expliquer au chef de la France libre l'action du réseau Alliance. Pourtant, Faye, pas plus que le réseau, ne travaillait pour de Gaulle. Il était aux ordres de l'Intelligence Service. Il travaillait pour la France. Pour cela, il s'était engagé, presque d'emblée, aux côtés de l'allié qui, après l'effondrement français de 1940, avait supporté seul le poids de la lutte. Se battant avec lui contre l'ennemi commun et pour la victoire des démocraties, il combattait pour la patrie.

Léon Faye était un homme exceptionnel. On ne devient pas un homme exceptionnel. On l'est. Certes, l'exemple reçu du milieu familial, l'éducation, les circonstances contribuent à révéler les caractères bien trempés. Rien, ni personne, ne transforme en héros un être ordinaire. Léon Faye était un héros né, à qui des circonstances extraordinaires allaient ouvrir les portes d'un destin singulier. Les meilleurs témoignages aident à en juger, qui concordent sur l'essentiel. Celui, d'abord, monumental, passionné, émouvant, publié en 1968 (1) par Marie-Madeleine Fourcade, « patronne » d'une organisation qu'elle avait contribué à créer et dont Faye fut le chef avec elle, raconte leur odyssée commune et l'action du réseau depuis l'été 1940 jusqu'aux moments qui suivent la victoire. Celui, beaucoup plus bref, mais plus précoce (juin 1947), de Madeleine Cousin (2), nièce de Léon Faye, dit avec piété la vie d'un oncle vénéré et ajoute au précédent récit des éléments qui le complètent utilement et permettent, en dépit d'erreurs de dates faciles à rectifier et d'une dévotion bien compréhensible, de mieux comprendre les faits relatés, avec des nuances, dans les deux ouvrages. Puis, sorti dans la revue « Forces aériennes Françaises » d'août 1947, un hommage, rendu au commandant Faye par le colonel de l'armée de l'air Félix Cros, conforte les dires des deux premiers témoignages et, en tout cas, confirme les rares qualités de celui qui fut le camarade de combat de l'auteur. Enfin et surtout, ces jugements et ces récits sont abondamment prouvés par les pièces officielles qui constituent, sans lyrisme mais avec précision, le dossier administratif du militaire et le dossier du résistant Léon Faye.

(1) Fourcade (Marie-Madeleine), *L'Arche de Noé*, - Fayard - Paris, 1968

(2) Cousin (Madeleine), *De cime en cime - 1914-1945 - Vie du commandant Faye* - Ed. Reflets du Temps - Paris, 1947





Soldat, aviateur et résistant, un grand Français

S'agissant de ce militaire et de ce résistant, le premier point qui peut frapper l'observateur est une indiscutable dévotion à la patrie et une persévérante obstination à prendre tous les risques pour la servir. La patrie, pour lui, est une notion sacrée, comme elle l'est, sans doute, pour bien des Français à la veille de la Grande Guerre, alors que deux de ses provinces sont, depuis quarante-quatre ans, piétinées par un ennemi qui s'est rendu héréditaire à cause de ce trop long forfait. De la patrie, la famille Faye est le symbole : sept enfants – deux garçons et cinq filles – élevés, avec la rigueur morale de ce temps, dans le sillage d'un père gendarme. Inscrit aux Enfants de Troupe depuis sa tendre enfance, le jeune Léon se prépare sans patience à la carrière des armes, à l'école de Billom, près de Clermont-Ferrand. Lorsqu'éclate la guerre, le 2 août 1914, il enrage de n'avoir que quinze ans et voit avec envie partir son frère aîné. Son impatience le fait s'engager comme canonnier de seconde classe le jour même de ses dix-sept ans, le 10 juin 1916. Il sera sous-lieutenant la veille de la victoire, à dix-neuf ans et demi, titulaire de trente et un mois de combat. Il a gagné au feu son galon et la Croix de guerre, avec une citation où il est dit qu'il « a toujours donné aux hommes le meilleur exemple dans les circonstances les plus difficiles » et il qu'il « a pris une part brillante aux combats de l'Aisne et de Verdun en 1917 ». Comme la patrie, sa famille sort éprouvée de la guerre : son frère tué en 1918, un beau-frère tué en 1917, une sœur morte de la grippe espagnole, autre séquelle du conflit. De tels malheurs, à moins de vingt ans, donnent de la gravité et renforcent le sens des responsabilités.

L'artilleur Léon Faye garde l'uniforme, puisqu'aussi bien telle était sa vocation. Après un peu plus d'un an à la disposition de la « Commission internationale des chemins de fer de campagne des pays rhénans », il est admis, sur concours, à aller faire régulariser, à titre définitif, son galon temporaire de sous-lieutenant à l'École d'artillerie de Fontainebleau. Lieutenant en octobre 1922, il passe une année au « Corps d'occupation français de Constantinople », avant d'être affecté, le 21 octobre 1923, aux troupes d'occupation du Maroc. Comme pour d'autres, avec sa lumière et la pureté de son ciel, le Maroc sera pour lui un enchantement et une révélation. Il y restera, sans autre interruption que les six mois d'un congé de fin de campagne, de 1923 à septembre 1933. Dans l'intervalle, il a découvert aussi l'aviation, où il a été détaché le 28 février 1925. C'est une autre révélation et une vocation nouvelle. D'observateur d'artillerie dont il a obtenu le brevet en mars 1925, il va progressive-



Vous êtes un grand Français ».

ment devenir aviateur à part entière. Il avait demandé ce changement d'arme dès le 4 avril 1928, en application de la loi du 31 mars précédent... Ses pièces indiquent : « passé dans l'aéronautique militaire par décret du 16 octobre 1929 ». Il a auparavant accumulé les diplômes d'aptitude à sa nouvelle spécialité : observateur en ballon en juin 1929, brevet de navigation aérienne et brevet de pilote d'avion le 17 juillet. Il participe très activement à la guerre que la France livre dans le Rif. Entre juin 1925 et mai 1931, il obtient, comme observateur, puis comme pilote, sept citations qui s'ajoutent à celle méritée sur le même théâtre, comme artilleur, en janvier 1925. Avec celle de 1918, cela fait neuf, déjà.

Tous les textes de toutes les citations – c'est leur nature, puisqu'il s'agit de reconnaître des actions d'éclat – sont élogieux, naturellement. A propos de Faye, il est toujours fait mention de courage, d'audace, de volonté, de précision, d'efficacité, d'activité inlassable et exceptionnellement fournie. Exemples ?

« Jeune observateur stagiaire depuis peu dans l'aviation, aimant passionnément son métier... Jeune officier observateur de premier ordre, d'une très grande bravoure, toujours volontaire pour les missions les plus dangereuses, fait l'admiration de tous les pilotes qui volent avec lui... Se fait constamment remarquer par la précision des renseignements rapportés au commandement (...) faisant fréquemment jusqu'à 5 ou 10 missions de guerre dans la même journée... Officier de tout premier ordre, que ses qualités exceptionnelles désignent pour les missions les plus délicates... A fait montre des plus brillantes qualités d'audace et d'habileté les 4 et 8 janvier 1926 sur Tizighane et le Kelaa de Beni Kacem... Commandant d'escadrille de grande valeur, magnifique entraîneur d'hommes, s'impose à tous par sa claire intelligence et sa compétence acquise au cours de nombreuses missions de guerre... »

A côté de textes qui peuvent évidemment souffrir de l'emphase propre au genre, on trouvera aussi, dans les notes qui sanctionnent périodiquement les accomplissements de l'officier, la confirmation d'une aptitude au commandement reconnue de tous ses chefs et d'une compétence d'aviateur qui ne se dément jamais. Les notes dont il s'agit sont signées des plus grands noms de l'aviation militaire et de l'armée de l'air de l'entre-deux-guerres, puis de la guerre : Mendigal, Vuillemin, Carayon, Armengaud, Keller, Mouchard, Odic, Bouscat...

Ses chefs sont toujours impressionnés par des états de services peu communs. Evidemment, tout le monde ne commence pas à dix-sept ans une carrière militaire qui débute par presque trois ans de guerre et tout le monde ne se précipite pas sur les seuls champs de bataille ouverts ultérieurement. Cela favorise les comparaisons. En tout cas, cet « officier très distingué, plein d'ardeur, muni à un âge étonnamment précoce de services de guerre exceptionnels », ce « commandant d'escadrille remarquable à tous points de vue », cet « excellent pilote connaissant à fond l'observation, d'un allant et d'un cran splendides, qui arrive à tirer de son personnel un rendement exceptionnel », cet « officier d'élite à l'intelligence brillante et claire », sera aussi crédité en permanence d'une nature droite et d'une loyauté à toute épreuve. Lorsque, à force de travail personnel dont l'essen-

tiel est pris sur son sommeil, il sera admis en 1937 à l'École Supérieure de guerre aérienne, le général Houdemon le caractérisera de ce jugement tranché : « Beaucoup de personnalité, dans tous les sens du mot ». Il sortira major de sa promotion et breveté d'état-major en juillet 1939. Prêt pour une nouvelle aventure, dont les prémices s'annoncent depuis plus de deux ans, déjà. Il est commandant depuis le 21 janvier. Chevalier de la Légion d'honneur à Noël 1926, il a vu ses services au Maroc lui valoir la rosette en 1935, avec une Croix de guerre des TOE d'une longueur inusitée. Là-bas, après diverses fonctions à la 16^e et à la 10^e escadrille du 37^e Régiment d'aviation, il a assuré, de mars 1930 à mars 1934, le commandement de la 3^e et de la 6^e escadrille de ce même régiment. Son activité aéronautique, bien que faite de missions courtes mais nombreuses, culmine, en dix ans, à 2 500 heures de vol. Abordant la mobilisation avec un brevet d'état-major aussi neuf que brillant, il commence la guerre à la zone d'opérations aériennes de l'est (ZOAE), comme chef du bureau opérations. Le colonel Carayon, chef d'état-major, constate que « le temps de guerre a hautement confirmé l'aptitude exceptionnelle du commandant Faye à toute fonction dans un grand état-major en campagne, avec un ensemble hors pair de qualités : intelligence, rigueur et calme absolu en toutes circonstances ». Il ajoute, en le soulignant, que « c'est un **devoir** absolu pour le commandement de le pousser vers les hauts emplois ». Mais ce commandant veut faire la guerre en combattant. Il obtient le commandement du Groupe de reconnaissance I/52, qu'il exerce de la mi-mars au 20 juin 1940, avant de retourner, aux Forces aériennes du Front nord-est, tenter d'y gérer le désordre d'une défaite qui se consomme à vue d'œil. Le groupe I/52 est l'un des plus actifs parmi les groupes de reconnaissance : 217 missions de guerre, 12 avions perdus, 21 tués, dont, à quelques jours d'intervalle, les deux fils du général Denain, à 22 et 24 ans. Le commandant de groupe vole autant que le lui permettent ses fonctions et les circonstances. Il accomplit, entre le 21 avril et le 2 juin, quatre missions de guerre. Mais le 7 mai, à l'aube, au départ de sa deuxième mission, il a réchappé de justesse à l'incendie de son Bloch 174, écrasé au décollage. Bien que sérieusement handicapé par de graves blessures, il continue d'assumer ses responsabilités, et à voler comme observateur. Il sera cité à l'ordre de l'armée aérienne, en même temps que le GR I/52 tout entier, le 1^{er} juin 1940 : « *Unité d'élite ayant accompli (à l'époque) près de 200 missions de reconnaissance stratégique poussées très loin en territoire ennemi (...) Sous l'énergique impulsion de son chef, le commandant Faye, vient de fournir à nouveau un magnifique effort au cours de la bataille engagée depuis le 10 mai, assurant, malgré des pertes sensibles, la totalité des missions qui lui ont été demandées* ». Une nouvelle Croix de guerre avec palme s'ajoute à un palmarès d'une richesse rare. A l'armistice, les Français conscients, l'armée de l'air, les officiers sont durement secoués par le désastre. Tout en assumant ses devoirs avec exactitude et conscience, le commandant Faye, selon ses notes de fin août 1940, « a cependant donné parfois l'impression d'être un peu déprimé ». On le serait à moins.

Affecté en septembre 1940 à l'état-major du commandement de l'Air en Algérie, il doit, comme tout le monde, conformément à une note de l'EMAA datée du 5 septembre, « *s'engager sur l'honneur à ne pas désertier par la voie des airs* ». Cet engagement laisse, heureusement, d'autres possibilités d'action. Celles qu'il choisit vont lui valoir très tôt ses premiers « ennuis » de résistant et, en le cataloguant comme tel dès le printemps de 1941, vont lui donner, auprès de ses pairs, une notoriété qui facilitera ultérieurement son action de recrutement. Malheureusement, cette notoriété atteindra aussi très tôt les fichiers de l'occupant, et ceux de la police de Vichy, qui ne le cède en rien à ses homologues allemands pour le zèle déployé à traquer les « terroristes ». Ainsi, dès le 22 mai 1941, date de sa première arrestation, sa liberté, trois fois recouvrée par évasion, tiendra du miracle jusqu'au moment où le sort sera fatigué de se laisser tenter. De quoi s'agit-il ? Un officier n'a que l'ambition de servir. La patrie est en danger de mort. Mais l'Empire est intact ; la flotte, joyau militaire et orgueil national, était comme neuve jusqu'à Mers El-Kébir, elle est encore puissante et redoutable ; à l'instigation de ses chefs, l'essentiel de l'armée de l'air opérationnelle est en Afrique du Nord ; ni l'Algérie, ni le Maroc, ne sont occupés. L'allié anglais, parfois avec une brutalité où ses intérêts priment ses sentiments, continue à faire face. Aux yeux de Léon Faye, l'armistice, conformément à l'étymologie, n'est qu'une suspension d'armes. Il convient donc de « faire quelque chose » pour garder, au moins, l'Afrique du Nord intacte et il convient de durer, tout en reconstituant une armée... et la mettre « en dissidence ». Avant de se lancer dans cette direction, Faye va à Vichy « tâter le terrain ». Il y trouve la solitude et une vaste indifférence, si ce n'est qu'il rencontre, grâce au général Baston, un groupe d'illuminés de son espèce : le commandant Loustaunau-Lacau, Marie-Madeleine Méric (Fourcade) (3), le capitaine Fourcaud. Ce groupe se préoccupe de rassembler des renseignements et de les transmettre aux Anglais, au moyen de postes émetteurs fournis par eux. Symétriquement, Faye fait part de ses projets de dissidence pour l'armée d'Afrique, complot auquel se joint d'enthousiasme Loustaunau-Lacau. Voilà une association qui va faire du chemin à partir de ce début d'année 1941... Le complot réunit ses membres à Alger : le commandant Faye, le chef de bataillon Loustaunau-Lacau, le capitaine Beaufre, le commandant Dartois, deux autres officiers, et un délateur, le 22 mai 1941. Les conjurés sont arrêtés, emprisonnés. Ils seront jugés à Clermont-Ferrand le 15 octobre pour atteinte à la sûreté de l'état en temps de guerre. Dartois est relaxé. Loustaunau-Lacau est condamné à deux ans de prison. Beaufre à deux mois. Faye à cinq mois, à l'unanimité du jury, pour « avoir, en temps de guerre, à Alger le 22 mai 1941, sciemment accompli des actes de nature à nuire à la Défense nationale, notamment en jetant les premières bases d'un plan d'action diplomatique et militaire en dehors de toute autorisation officielle ». Les circonstances

(3) Madame Méric signe tous les actes de cette période « Marie-Madeleine Méric » ; lorsqu'elle publie son livre en 1968, elle s'appelle « Marie-Madeleine Fourcade ».

atténuantes, qui lui sont reconnues grâce notamment au témoignage du général Vuillemin, du colonel de France et du colonel Carayon, ont limité la casse. Il est libre le 18 octobre 1941, mais placé d'office en congé définitif du personnel navigant. Libre, mais civil et fiché. Son livret de notes d'officier se clôt définitivement sur cette appréciation du commandant supérieur de l'Air en AFN qui, peut-être, pense préserver un avenir incertain : « *Officier d'une grande valeur militaire... (aux) très beaux états de service, qui s'est malheureusement laissé entraîner par un caractère trop ardent à une très grave imprudence sanctionnée par une condamnation et sa mise en congé du P.N. Bénéficie de larges circonstances atténuantes* ».

Décidément, l'action directe d'une armée organisée n'est pas à l'ordre du jour dans l'immédiat. Il reste à Faye à rejoindre la croisade lancée par Loustaunau-Lacau, ce réseau de renseignements dont Marie-Madeleine Méric a pris la direction depuis que « Navarre » (4), le fondateur, est emprisonné. Sa présence aux côtés de la « patronne » va faire merveille et son dynamisme légendaire se donner libre cours. Entré dans la clandestinité alors qu'il rêvait de remobiliser l'armée, il va établir des postes de commandement un peu partout, à Marseille, à Lyon, près de Brive, à Toulouse, à Alger, à Paris même. Son influence se fait de jour en jour plus manifeste. Il recrute pour le réseau un nombre croissant d'aviateurs et d'officiers, il organise et amplifie. « *Nous ne sommes plus, dit-il, le S.R. de l'armée : nous sommes l'armée du S.R. !* » (5). C'est lui qui donne à l'organisation son nom « Alliance », qui est à la fois un programme et un symbole riche d'espérance. C'est Marie-Madeleine qui, très tôt, a pensé à des pseudonymes empruntés au monde animal (au fur et à mesure que les Allemands finiront par pénétrer le réseau, ils lui donneront, pour cette raison, le nom d'Arche de Noé). Faye, c'est encore un brevet de personnalité, sera successivement « Lion » et « Aigle ». Marie-Madeleine, « Hérisson », autre symbole plein de signification. Tous les deux dirigeront, si l'on ose dire, en duumvirat. C'est madame Méric qui est appelée « patronne ». Lion devient, peu à peu, la tête de fait. D'ailleurs, lorsque le 5 mars 1946, Marie-Madeleine signe une attestation destinée à reconnaître les services de Léon Faye, elle « *certifie que le commandant Faye, Léon (...) faisait partie de nos services en qualité de chef du réseau Alliance depuis janvier 1941* ».

Il faut dire un mot, seulement, de cette activité, dont le récit détaillé doit être recherché dans le très beau livre, malheureusement un peu sobre pour la chronologie, écrit par Marie-Madeleine Fourcade (Méric) : *L'Arche de Noé*. C'est l'activité d'un service de renseignements, qui va atteindre le nombre impressionnant de près de trois mille agents, des militaires et des civils, des généraux et de simples soldats, des médecins et des ouvriers, des notables et des humbles, tous volontaires, tous menacés et, bien souvent, victimes. Quelques traîtres, aussi, à cause des deniers de Judas. Répartis sur tout le territoire

(4) Navarre, pseudonyme de Loustaunau-Lacau, est le nom de plume dont il signait, avant la guerre, ses articles dans un périodique de droite qu'il dirigeait. Madame Méric était la secrétaire générale du groupe de publication.

(5) S.R. : Service de Renseignement.

français, les agents répondent aux questions que pose l'Intelligence Service, dans un premier temps, sur tout ce qui peut faire gagner la bataille de l'Atlantique et assurer ainsi la liberté d'action sur l'océan, nécessaire pour faire venir l'Amérique au secours de l'Europe. Sur les sous-marins, donc sur les ports, sur la construction des fortifications qui deviendront le « Mur de l'Atlantique », sur les constructions navales, sur les constructions aéronautiques, sur l'emplacement des usines qui fabriquent, en France, du matériel pour la guerre allemande. Les agents observent et transmettent ce qu'ils voient. Parfois ils attirent l'attention sur de dangereuses anomalies, insoupçonnées jusqu'à l'avis qu'ils en donnent : par exemple, l'édification des rampes de lancement de V1 et de V2. Grâce à leurs renseignements, des vedettes neuves sont coulées au sortir de l'arsenal, des renforts d'avions italiens destinés à Rommel sont interceptés en Méditerranée, des croiseurs ou des cuirassés de la Kriegsmarine sont reconnus et traqués, de faux terrains d'aviation sont démasqués, l'ordre de bataille allemand en France est connu, les problèmes logistiques de l'ennemi sont analysés. Ces renseignements, recueillis par d'obscurs observateurs, transitent par une boîte à lettres, par un ou plusieurs relais, par un agent de transmission, par un responsable qui transcrit en code secret les messages, par un opérateur radio qui les transmet. Les postes émetteurs, de plus en plus perfectionnés, sont parachutés, puis déposés par des avions lors des « Missions du clair de lune ». Des spécialistes sont également envoyés comme conseillers ou comme collaborateurs temporaires. Cette armée, pour être de l'ombre, est une armée immense, dont le fonctionnement demande une organisation méticuleuse et rigoureuse. Grâce à cette rigueur, peuvent être lancées les opérations de « pick-up » par monomoteur Lysander, une fois par mois, au moment de la pleine lune. Un Lysander peut emporter un ou deux passagers, exceptionnellement trois, du matériel et le courrier, plus que jamais sacro-saint. Le premier « pick-up » a lieu à la lune d'août 1942 depuis le terrain d'Ussel-Thalamy. C'est Faye qui inaugure ce moyen de liaison pour son premier voyage à Londres. Sous son commandement, le réseau a accueilli douze missions de Lysander et plus de vingt parachutages. Les opérateurs de radio, tout en se gardant, autant qu'ils le pouvaient, de la goniométrie, passaient chaque jour, du PC, deux ou trois rapports en direction de Londres. De cette efficacité, Faye doit être crédité. « *Faye, écrit Marie-Madeleine Fourcade, avait le génie de l'organisation. Je pouvais difficilement endiguer sa fougue. Son imagination fertile le poussait à étendre le réseau dans les directions les moins classiques : créer un filet d'agents en Allemagne même en utilisant les travailleurs français de la relève, préparer la mobilisation des Scouts, des Compagnons de France, des Chantiers de jeunesse, noyauter les états-majors et les industries...* »

Lorsque Londres demande à l'Alliance de se préoccuper de joindre Giraud après son évasion, Faye comprend immédiatement qu'il s'agit, en vue d'un débarquement allié, de donner un chef à l'armée d'Afrique, dont les sentiments ne sont rien moins que gaullistes. « *Il accomplirait le renversement que ce pauvre Weygand n'a pas su faire !* » Faye, chef militaire qui a pris à Londres

des contacts de niveau élevé, a une vision politique précise des faits et des objectifs. Il comprend que Churchill pousse les Américains à une opération en Afrique du Nord, qui ouvrira la Méditerranée et permettra de briser le maillon le plus faible de l'Axe : l'Italie, et qui donnera à la prochaine libération de l'Europe une deuxième plate-forme. Cette seconde plate-forme est nécessaire depuis que l'on connaît la réaction du Maréchal après l'échec de l'opération « Jubilee » à Dieppe : « *Monsieur le Chancelier, après un entretien que je viens d'avoir avec le président Laval, et en raison de la dernière agression britannique qui s'est déroulée sur notre sol, je vous propose d'envisager la participation de la France à sa propre défense ; je suis prêt à examiner les modalités de cette intervention, si vous en acceptez le principe. Je vous prie de considérer cette proposition comme l'expression sincère de faire contribuer la France à la sauvegarde de l'Europe* ». (Pièce n° 17 du procès Pétain) (6).

C'est, en conséquence, Faye qui monte et fait exécuter le transfert du général Giraud vers Gibraltar, à l'aide d'un « pick-up » par sous-marin britannique, dans la nuit du 5 au 6 novembre 1942, au large du Lavandou.

Le commandant Léon Faye fera lui-même trois allers et retours à Londres en Lysander. Tous les trois seront d'ailleurs des aventures aéronautiques peu communes, qui semblent lui être réservées, et dont ceux qui veulent le sauver pensent prendre prétexte pour y voir une menace prémonitoire et le faire rester à Londres. Au retour de sa première mission, déjà, le 11 septembre 1942, des conditions météorologiques contraires sur le trajet obligent l'avion à rebrousser chemin, pour ne pas continuer à l'aveuglette une dangereuse navigation à basse altitude sur le Morvan. La dernière partie du voyage comporte aussi un vol en patrouille avec un Messerschmitt 110... Au retour de sa deuxième liaison, en mars 1943, son pilote s'égare, qu'une panne d'interphone l'empêche de remettre sur le droit chemin : au lieu d'aller à Lyon, il survole Besançon, puis la Suisse, prend, en désespoir de cause, un cap de retour fantaisiste, passe par Orléans, Tours, Nantes et trouve enfin l'Angleterre grâce au radar et au gonio, après plus de neuf heures de vol et l'épuisement de ses réservoirs. Voyage sans histoire le lendemain... avec un autre pilote. Le troisième retour sera plus dramatique encore. Le 13 septembre 1943, alors que le temps est correct, le Lysander ne voit pas les signaux de l'équipe de réception et doit rentrer après avoir tourné longtemps au-dessus d'un terrain peu éloigné de Paris. Le 15 septembre, l'opération est reprise, mais la réception se fait dans le désordre, pour cause... Un traître fait partie de l'équipe et Faye sera arrêté, avec ses compagnons, au matin du 16 septembre, en gare d'Aulnay-sous-Bois.

Cette arrestation n'est pas la première. C'est même la quatrième si l'on inclut celle d'Alger de mai 1941. Aigle a encore été arrêté à Marseille le 7 novembre 1942, après avoir fait partir le général Giraud au cours de péripéties peu discrètes. Il s'évade, de façon particulièrement sportive, avec le général Cochet, de la prison de Castres où la police de Vichy l'avait placé avant de « l'extrader ». Il avait été odieusement floué par le cabinet de Laval, qui l'avait fait monter à Vichy « librement »

contre la promesse, évidemment non tenue, que ses compagnons ne seraient pas inquiétés : il eût pu, s'il n'avait cru trop naïvement à une parole donnée « officiellement », s'échapper à Marseille avec la complicité du commissaire qui l'arrêtait... Il a été aussi arrêté à Lyon le 19 mai 1943 et conduit au commissariat avec les trois autres officiers du réseau surpris avec lui. Tous les quatre s'évadent. Lion ou Aigle, Faye s'est acquis une solide réputation de roi de l'évasion. Lorsqu'il est arrêté pour la quatrième fois, cette réputation nuit à ses chances : c'est la Gestapo qui mène bientôt le jeu et qui, entre deux séances d'interrogatoire, le cloître dans une cellule dont la seule issue est une cheminée verticale obstruée de barreaux de fer. Il parvient à desceller les barreaux, à descendre depuis les toits de six étages et à s'échapper dans une rue qui, malheureusement, est une impasse, occupée par un S.S. en armes qui le mitraille sans l'atteindre ; mais il est aussitôt cerné, frappé, abattu à coups de crosse.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Léon Faye, contre tous les conseils, contre toute raison, a bravé les probabilités. « *Je me fous de leurs calculs de probabilités. Dites-leur que j'ai cinquante missions de bombardement, que j'étais volontaire à 17 ans dans les tranchées en 1916. Il y a longtemps que je devrais être mort. Je suis mort. Le fantôme partira !...* »

Depuis le 16 septembre 1943, date de sa capture, cent cinquante membres de l'Alliance sont aussi tombés. En tout plus de quatre cents sont aux mains de l'ennemi. Le 24 septembre, le chef de l'Abwehr peut annoncer : « *L'Alliance, cette Arche de Noé que nous combattons depuis 1940, est détruite* ». Il n'en est heureusement rien : les morts et les captifs engendrent des vivants libres qui prennent la relève. C'est au lendemain de cette tragédie que le général Giraud, enfin, envoie au réseau Alliance ses lettres de créance : désormais le réseau est militarisé, cette unité combattante est placée, partie de l'armée française, à la disposition du War Office. Le chef désigné en est le commandant Léon Faye.

Ce chef, pour l'heure, est transféré en Allemagne et croupit, au sens tristement exact du terme, dans diverses geôles pendant seize mois. Jugé par la cour martiale de Fribourg-en-Brigau entre le 24 et le 26 juin 1944 et condamné à mort, il est incarcéré, aux fers, à la forteresse de Sonnenburg, en Prusse Orientale. Il y sera massacré, avec plus de huit cents autres condamnés – dont nombre de membres de son réseau – le 30 janvier 1945, à l'approche des troupes soviétiques. Les bourreaux auront rendu méconnaissables, en les brûlant au lance-flammes, les corps de ce gigantesque charnier.

Divers témoignages – celui d'un radio anglais du réseau Alliance, qui fut aussi à Sonnenburg et survécut, celui d'un aumônier allemand édifié par sa grandeur d'âme – disent avec quelle élévation d'esprit l'homme exceptionnel que fut Léon Faye a enduré ses tourments et son supplice. Les mots qu'il a pu écrire et cacher dans sa cellule en attendant la mort confirment aussi ce caractère d'élite. Ayant rejoint ou précédé dans leur destin quatre cent trente-huit des camarades qu'il avait commandés ou qui avaient suivi son exemple, il reçut à titre posthume, grâce à l'obstination de Marie-Madeleine Méric-Fourcade, une certaine

(6) Cité par Marie-Madeleine Fourcade, op. cit., p. 258.

Geheim

Lichtbilder

von Angehörigen der französischen
Spionageorganisation „L'Alliance“

Titre de la couverture
 de l'album de photographies
 anthropométriques destiné
 au Tribunal du Grand
 Reich.

reconnaissance de son action. Remplissant en son nom, en 1945, un bulletin de renseignement des Forces Françaises Combattantes, elle répondait : « Aucune nomination dans les forces françaises combattantes n'a été effectuée, ce qui est honteux. Faye est l'un des plus purs héros de la Résistance et il est grand temps de lui régler ce qui lui est dû. Il devrait être général lorsque l'on constate l'avancement de camarades moins qualifiés... »

Le commandant Léon Faye, assimilé par son action « d'agent P2 » au grade de lieutenant-colonel, fut nommé colonel par un décret du 27 novembre 1946, publié au Journal Officiel le 15 décembre, pour prendre rang du 1^{er} septembre 1943. La mention « Mort pour la France » fut, par une décision du 18 décembre 1946, accordée à sa mémoire, à qui fut aussi dédiée une cravate de la Légion d'honneur, décrétée le 27 janvier 1948, pour prendre effet du jour de Noël 1944, un mois avant la disparition, sous les balles et dans les flammes, du fantôme décharné de ce Lion, ou de cet Aigle, qui fut « un grand Français ».

Lucien ROBINEAU